

L'atelier d'écriture de la Ferme Claris

"Ecrire, c'est hurler en silence... ça fait du bien. Et on dit ce qu'on ne veut pas dire à qui ne veut pas écouter."

A Lézan, une fois par mois, les femmes accueillies à la Ferme Claris sortent du souvenir de leur compagnon violent, de leurs problèmes financiers et administratifs pour se réfugier dans une bulle de sérénité : c'est l'atelier d'écriture auquel participent aussi des personnes du village et des résidents de la Maison d'à Côté.

Par le biais de jeux littéraires, ces femmes de toutes origines sociales, à qui l'on n'a jamais donné la possibilité de s'exprimer-elles ont eu affaire à des gens qui les ont brimées-, prennent la parole.



« Je leur dis : -Lâchez prise ! Essayez d'expulser les mots, les phrases qui vous viennent », témoigne Colette, l'animatrice de l'atelier.

Lâcher prise... Se donner le plaisir d'inventer, d'être soi. Exprimer simplement son amour de la vie, avec ses détails banals. Ecrire spontanément, pouvoir lire ce qu'on ne savait pas qu'on allait écrire. Se laisser surprendre par les mots, les phrases qui naissent.

Parfois, au détour d'une phrase, d'une formulation, c'est la trace d'une blessure qui ressort, comme un témoignage implicite des coups reçus.



Pourquoi j'écris ?

« Pour me faire comprendre. Ainsi chacun lira mes mots et réfléchira, quand il en prendra le temps, à ce que je voulais dire. »

« Les lettres forment des mots, mots d'amour, mots d'excuses, des mots de tous les jours, des mots pour dire à ma main de remplacer ma bouche. »

« Quand tout va mal, je trouve là-dedans la force de me relever. Ça me redonne du punch et suffisamment d'espoir pour me redresser, pour m'évader, pour faire vivre mes rêves un instant. »

Dans « Fleurs de mots », le recueil de textes publié, c'est à la marge que le récit de la douleur se fait. Rarement abordé de front, il est suggéré. Comme dans ces petites annonces : « A vendre chaussures de très grande pointure pour cause de séparation. Je suis rentrée dans mes petits souliers. Belle affaire ! »

« Aimerais rencontrer la personne qui offrirait la possibilité de transformer l'utopie en merveilleuse réalité. »

Les textes sont parfois très émouvants, comme ceux de Lydie, 17 ans : « Je ne dors plus la nuit, je vis la nuit. Je guette comme un loup surveillant ses petits, sauf que moi, c'est ma mère et mon petit frère mes petits. Au moindre bruit, comme un loup en cage, je bondis. La journée, ne vous étonnez pas si on pleure de rire, pour cacher nos larmes. (...)

Les sentiments sont toujours là. Mais c'est encore pire, tu n'as plus la force de partir, tu crois que Dieu va le changer. Crois pas, c'est pas des petites blessures qu'on soigne à la Biseptine ni à la Biafine. (...) Il nous a menacés de mort, pendant des mois on se voyait suffoquer. Dans nos cœurs, les chrysanthèmes ont fleuri.

Car tu lui as dit : -Je pars. Il t'a répondu : - Mais ma chérie, ne pars pas ; je t'aime, ma fleur, je recommencerai pas... Moi je réponds maintenant : on est trop gentilles, car l'amour nous a rendues aveugles. On n'a plus de lumière dans nos rétines. Où sont passés nos rêves de petite fille où l'on danse sans se soucier de notre lendemain ? (...)

On nous dit qu'on est folles, qu'on ferait mieux de se taire. Non, assez ! On ne doit plus se taire... »

